



LES COMBATTANTES

Journal du Comité Femmes de l'AGEFLESH





Journal, cher journal,

Tant d'attentes pour enfin, dans nos mains, te voir publié.

Au départ, tu n'étais pas notre projet, nous voulions participer à un projet plus collectif de l'AGEFLESH. Mais en vain, tu t'es fait espérer.

Nos textes écrits, nous avons commencé à te vouloir et t'aimer.

Un journal féministe de A à Z, que le défi soit relevé !

Consentement, privatisation, homosexualité et beauté,

Le patriarcat nous donnera toujours de quoi lutter !

Et puis l'idée a germé. Comme la grève a duré, voilà, il fallait en parler !

À l'appel de textes, plusieurs personnes ont collaboré, tu devrais les remercier.

En espérant que tes lectrices et tes lecteurs sauront t'apprécier,

et – qui sait- auront le goût de nous rencontrer !

Au plaisir d'une prochaine parution ! Pour plus d'informations :
femmes.ageflesh@hotmail.com

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier toutes les femmes du comité femmes ainsi que toutes les personnes qui ont répondu à l'appel de textes.

Nous voulons aussi remercier toutes les femmes qui se sont impliquées de près ou de loin dans la conception du journal.

SOMMAIRE

Petite histoire sortie du placard.....	1
Poème.....	2
Patriarcat et budget Bachand, même combat?.....	3
Intimidation et sexualité.....	5
La petite princesse au château d'illusions	7
Témoignage	8
L'industrie de la beauté.....	9
«La violence identitaire».....	11
Petit dictionnaire féministe.....	13
Le consentement.....	14
La destruction de l'État.....	15
Où sont les femmes?.....	16

Crédit pour la photo du haut
sur la couverture: Sita Singh

Petite histoire sortie du placard

PAR MARIE-ANDRÉE GONTHIER

Je m'appelle Marie-Andrée et j'aime particulièrement la sensation qu'on ressent quand on se lève et qu'on commence à marcher dans un autobus juste avant qu'il ne s'immobilise. Vous savez, le petit déséquilibre que ça crée en dedans.

Ce déséquilibre, je l'ai vécu, puissance dix, il y a à peine deux ans alors que j'étais immobile. Le corps pétrifié, mais l'esprit à *spin*. Vraiment très loin du cycle délicat, le cœur passé au Javex.

Pourquoi? Parce que je m'appelle Marie-Andrée et que je suis lesbienne. Mais ça, je ne le savais pas encore ou plutôt je ne voulais pas le savoir. Je ne me cherchais pas moi, alors je ne me connaissais pas. Pas tout à fait, pas au complet jusqu'au jour où ce qui restait enfoui en moi depuis si longtemps explose. C'était à l'automne 2009. En ce temps, lesbienne était un mot si lourd à prononcer, pour moi, que j'ouvrais la bouche et il tombait dans mon estomac, qui à son tour tombait dans mes talons. Résultat: Côté amour, je restais sur ma faim!

Première étape: Réaliser qu'on est dans le placard

C'est dur en soi. Ce fut ardu, en effet, d'accepter que les contes de fées qu'on m'avait lus et relus, enfant, ne concordent pas avec ma vie. Je cherchais parmi les princes, alors que j'aimais les princesses. Mais ce n'est pas facile de faire le deuil d'une vie qu'on s'est imaginée depuis qu'on est petite en entendant les autres nous dire: «Quand est-ce que tu nous ramènes un p'tit chum?» et «Elle va tu en faire brailler des gars, cette petite fille-là!». Parce que même si je n'étais pas attirée par les garçons, avant d'accepter que c'était ainsi, j'ai espéré rencontrer le bon et avoir une petite famille bien normale avec un papa, une maman et des bébés. Mais j'ai fini par accepter que ma petite famille, car oui on peut avoir des enfants même si on est homosexuel, ne sera pas conventionnelle, mais sera tout aussi belle!

Deuxième étape: Arriver à en sortir!

Ce n'est pas moins difficile! On a peur que les autres ne l'acceptent pas, de se faire pointer du doigt par sa famille et ses amis ou de ne JAMAIS trouver l'âme sœur parmi le 10% de la population étant homosexuel, surtout qu'en dehors des bars gais et des sites de rencontres, on peut difficilement savoir qui l'est, surtout s'ils se cachent et que l'on fait pareil. Mais quand on le dit, quand on dit cette phrase qui nous irrite souvent la gorge «Je suis gaie!», pour la première fois, on commence à s'accepter aussi soi-même. Pensez-y! C'est quand même drôle de dire «Je suis gaie!», les yeux pleins d'eau.

Pourquoi je t'écris ça là, sur ce petit bout de journal? Parce que le déséquilibre s'estompe avec le temps. Que je n'ai plus peur du mot lesbienne et que je le dis implicitement chaque jour en lançant un: «Ma blonde...». Parce que je sais ce que c'est que d'être dans le placard et peut-être que ce petit texte donnera un peu d'espoir, je l'espère, à ceux qui voudrait en sortir. Parce que j'espère que ceux qui les fréquentent chaque jour pourront mieux s'imaginer ce qu'ils vivent et les épauler plutôt que de les pointer en se demandant: «Il est tu gai lui?». Parce que 10% de tout un campus, ça fait pas mal de monde et que ce monde -là peut se retrouver, se rendre compte qu'ils ne sont pas seuls dans leur situation, qu'être homosexuel ce n'est pas l'unique caractéristique qui les définit et, pourquoi pas, être fier de vivre ce qu'ils sont, loin de la honte!

Je t'écris ça, parce que je m'appelle Marie-Andrée, que je suis présidente de l'Association des gais, lesbiennes et bisexuels de l'Université de Sherbrooke (qui compte plus de 500 membres!) et que j'aime bien cette citation de Bertrand Delanoë: «Je réclame le droit à la différence et, surtout, le droit à l'indifférence».

Pour avoir plus d'informations concernant l'AGLEBUS, visitez le <http://pages.usherbrooke.ca/aglebus/>.



La femme qu'on voile et qu'on dévoile
La femme qu'on rase et qu'on parfume
La femme qu'on montre et qu'on démonte et qu'on remonte
Comme une poupée mécanique

Celles qui marchent derrière
Celles qui mangent dans la cuisine
Celles qu'on ne regarde pas dans les yeux

Celles qui n'ont pas le droit de voter
Celles qui regarderont le match à la télé
Celles pour qui les parents payent la dot
Celles qui n'ont pas laissé de trace rouge la première nuit
Celles qui sont impures lorsque le sang coule
Celles qui n'ont pas le droit de crier lorsque les épaules passent
Celles qu'on noie dans les rivières
Celles qui changeront de nom
et qui toujours se tairont
La peur est si tenace

La femme qui boit
Celle dont les bleus se cachent sous le manteau
Celle qu'on tord et qu'on torture
Celle devant qui on ferme les portes
Celle sur qui on ferme les portes
Celle qu'on enferme
Celles qu'on tue et qu'on maquille
Celles qu'on reconstitue et qu'on reconstruit
Avec tellement moins de consistance
Celles dont le moulage est exposé dans un musée
Celles qu'on musèle
Qu'on mesure
Qu'on coupe et qu'on colle sur un mur
Celles qu'on élève au rang de muse
Celle devant qui on prie à genoux
Celles qu'on prie de se mettre à genoux
Celle devant qui tu pleures
Celle pour qui tu pleures
Celle que tu fais pleurer
Et qui se tait
La gorge brisée

La femme qu'on moule et qu'on démoule
Femmes décolorées, redessinées, recoloriées
Femmes démesurées
Celles qui sont si grandes qu'on les prend pour des hommes
Celles qu'on déguise en homme, en poupée, en infirmière, en prof du secondaire
Celles qui partout marchent sur la pointe des pieds

Celles qui sont trop noires
Trop blanches
Trop grosses
Trop maigres
Trop grandes
Trop poilues
Aux seins trop gros
Trop petits
Trop mous
Trop bas
Mais jamais trop gercés pour allaiter

Celles qu'on traite d'indignes
Celles que le pain fait grossir
Celles dont les ongles, les jambes et les cils
Ne sont jamais assez longs
Celles qui s'éternisent devant le miroir
Celles dont le corps est un atout pour la compagnie
Celle à qui on dit oui sans écouter la question
Celles à qui on ne pose jamais de questions
Et qui se taisent
À quoi bon vouloir parler
Leur masque pourrait craquer

Et le jour où
La femme se met à parler
À elle-même
À pleine voix
En pleine rue
Cette femme qu'on ne désire plus
À la bouche si grande, si tordue
La tête pleine de complots et de complexes
Le corps en éternelle bataille perdue
Cette femme qui ne se tait plus
Qui a fait sauter toutes les coutures
Et qui cherche le fil
Même si elle ne sait plus coudre
Cette femme qu'on aimerait résoudre
Réduire
À sa plus simple expression
Parce qu'on ne sait pas lire derrière sa folie
Ses hallucinations

Son miroir brisé
Nous renvoie à un nous-même déformé
Qu'on ne veut pas croire
Et nous préférons changer de trottoir
Mais l'écho de sa voix nous suit encore longtemps
Comme une comptine familière
Retenue trop longtemps par nos mères et grand-mères

Une pensée ce soir pour ces femmes de partout
Confinées à un pays si petit
Le silence
Et à celles qui frappent trop fort
En traversant les frontières

Patriarcat et budget Bachand, même combat?

Ou comment la privatisation et la tarification des services sociaux nuisent davantage aux femmes ?

PAR ANNABELLE BERTHIAUME

Conjuguer une approche féministe dans l'analyse de la situation politique actuelle: pourquoi pas ! En fait, une privatisation et une tarification de nos services de santé, d'éducation et d'électricité pénalisent encore plus les femmes que les hommes.

En voici l'explication :

Les coupures dans les services sociaux renvoient, de fait, plus de responsabilités aux femmes, puisqu'encore aujourd'hui la répartition des tâches et responsabilités familiales n'est pas également répartie entre les sexes. En effet, historiquement, la mise en place de services publics a permis aux femmes de se libérer des responsabilités traditionnelles, aussi appelées « travail invisible » et, par le fait même, de prendre une partie de la place qui leur revenait sur le marché du travail. À l'inverse, le retrait de l'État dans l'administration des soins transfère aux familles, sous forme de travail non rémunéré, certaines responsabilités; soit auprès des enfants ou/et des proches en perte d'autonomie. Les familles monoparentales étant dirigées à 80% par les femmes et les proches aidantes constituant 75% des personnes aidantes sont certainement des preuves que les inégalités sont marquantes dans la distribution des tâches domestiques.¹ Une réduction des services de l'État sera donc directement responsable de la diminution du nombre d'heures de travail rémunéré des femmes et de leurs activités sociales, voire la cessation de leur emploi ou de leurs autres engagements .

Par ailleurs, elles sont les premières à perdre leur emploi, à la suite de ces coupures. La socialisation des femmes dans notre système patriarcal se base sur cette idée, cette illusion de « nature » qui nous pousserait à aider les autres. C'est ce qui explique pourquoi les femmes ont investi les services sociaux, notamment



LE COLLECTIF 8 MARS, FORMÉ DE GROUPES DE FEMMES ET D'ORGANISATIONS SYNDICALES MANIFESTE CONTRE LA «TAXE SANTÉ» ANNONCÉ PAR LE GOUVERNEMENT CHAREST.

la santé et l'éducation. En 2006, elles occupaient 95,9 % des postes en éducation à la petite enfance; 91% en infirmerie, 96,6% en gardiennage d'enfants et d'aide aux parents; 87,1% en enseignement à la maternelle et au primaire; et 99,2% en secrétariat médical.² Paradoxalement, elles se voient donc reprendre un travail similaire à la maison ou dans la communauté, sans salaire ou autre forme de compensation ou de valorisation.

Les femmes utilisent davantage les services de santé, « étant un groupe vulnérable en matière de santé ».¹ En effet, certaines périodes de la vie les obligent à passer plus de temps dans les hôpitaux et les centres médicaux : examen annuel, régulation des naissances, grossesse, accouchement, dépistage du cancer du sein ou du col de l'utérus. De plus, elles se retrouvent aussi le plus souvent dans l'environnement médical pour accompagner un ou une membre de la famille (enfant, parent, etc.).

Elles ont davantage besoin des services de prestations gouvernementales, notamment de l'aide sociale, des prestations de maternité, de la pension de la sécurité de la vieillesse et le supplément au

Suite à la page suivante



revenu garanti. Ces prestations risquent bien de disparaître si la tendance au sabrage dans les services sociaux se poursuit, les laissant dans des situations de pauvreté parfois extrême. Cette réalité s'aggrave lorsqu'il est question des femmes handicapées, immigrantes ou issues des minorités visibles.¹ En 2008, les femmes âgées et les mères monoparentales étaient les plus touchées par le manque déjà existant de mesures sociales, soit respectivement 28 % et 46 % sous le seuil de pauvreté³



20 AVRIL 2012, UN GROUPE FÉMINISTE NON-MIXTE A ÉRIGÉ UNE STRUCTURE DE BÉTON PERSONNIFIANT CHRISTINE ST-PIERRE, MINISTRE DE LA CULTURE, DES COMMUNICATIONS ET DE LA CONDITION FÉMININE, DEVANT SON BUREAU DE DÉPUTÉE, AFIN QU'ELLE RECONNAISSE LE CARACTÈRE SEXISTE ET DISCRIMINATOIRE DE LA HAUSSE DES FRAIS DE SCOLARITÉ.

Les ménages ayant une femme comme principale source de revenus ont un revenu médian inférieur de 7500\$ par année à celui des hommes.¹ Voilà pourquoi une coupure dans le financement des logements sociaux nuira encore plus aux conditions de vie des femmes, majoritairement chef des familles monoparentales. L'augmentation des coûts du logement est encore plus difficile pour les femmes victimes de violence conjugale qui ne peuvent s'en sortir puisqu'elles n'ont pas suffisamment d'argent pour se payer un nouveau logement. Il en est de même pour les femmes qui se retrouvent à la rue.¹

Elles sont plus lourdement touchées par les dettes d'études. Elles investissent des domaines d'études

généralement moins bien rémunérés lors de l'obtention de leur diplôme tels que l'éducation, les arts et les lettres, comparativement aux hommes qui envahissent le milieu des sciences pures, de l'administration et de l'ingénierie. Leurs dettes se rembourseront donc plus difficilement. En ce sens, il est à noter que la majorité des personnes cheffes de familles monoparentales aux études sont des femmes. L'augmentation des frais de scolarité est encore plus difficile pour celles-ci puisqu'elles doivent aussi les arrimer avec les autres coûts familiaux et les engagements qui en découlent.⁴

Des alternatives ?

Il y en a, et plusieurs ! La Coalition opposée à la tarification et à la privatisation des services sociaux en suggère quelques-unes, visitez leur site : www.nonauxhausses.org pour plus d'infos !

Parce que la lutte féministe pour l'égalité entre les sexes s'inscrit dans une lutte progressiste plus large entre les humains, je manifesterai mon désaccord et m'opposerai au budget sexiste du gouvernement Charest, à la privatisation et à l'augmentation des tarifs de nos services collectifs.

1 CQMMF, COORDINATION DU QUÉBEC DE LA MARCHÉ MONDIALE DES FEMMES (2010). *Lancement des revendications de la marche mondiale des femmes, Actions 2010*, [En ligne], <http://www.ffq.qc.ca/2010/03/lancement-des-revendications-de-la-marche-mondiale-des-femmes-2010/>, p.13, 16,-17, 28, 31.

2 INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (2010). *Les 10 principales professions à forte dominance féminine (effectif ≥ 90 %) en 2006 selon le rang en 1991*, Québec, 1991 et 2006, 2 février 2010, [En ligne], http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/famls_mengs_niv_vie/tendances_travail/tab6_p9106_pdf.htm et *Les 25 principales professions les plus fréquentes chez les femmes en 2006 selon le rang en 1991*, Québec, 1991 et 2006, 2 février 2010, [En ligne], http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/famls_mengs_niv_vie/tendances_travail/tab4_p9106_pf.htm.

3 L'R DES CENTRES DE FEMMES (2008). *La pauvreté des femmes, un enfer privé, une affaire publique*, 40 p., [En ligne], <http://www.rcentres.qc.ca/publications/RECUEIL2008noir.pdf>, p.5

4 TOFFOLI, Camille, Camille TREMBLAY-FOURNIER et Étienne SIMARD (2010). « Budget 2010 : La négation des inégalités entre les sexes », revue 2010- 2011 Ultimatum, *À force de tourner à droite, on tourne en rond...*, Association pour une solidarité syndicale étudiante, Les Presses du fleuve, Québec, p.22

Intimidation et sexualité

PAR LAURA DUCHARME

La prévalence de l'agression dite relationnelle et verbale chez les jeunes filles est un phénomène de plus en plus grandissant.

Effectivement, nous négligeons souvent les actes d'intimidation au quotidien. Victime du jour : les jeunes filles. De plus, l'hypersexualisation grandissante depuis les dernières années caractérise du même coup ces actes d'intimidation et de violence. Parfois bourreaux, d'autres fois victimes, cette forme d'intimidation est très présente chez les jeunes filles.

L'intimidation à caractère sexuel s'exprime par divers comportements comme exclure ou menacer l'autre en raison de son sexe, faire des blagues ou des remarques sexistes, toucher l'autre de manière sexuelle. Cela s'exprime aussi par le fait d'émettre des commentaires malveillants sur les comportements sexuels, lancer une rumeur à caractère sexuel ou mettre de la pression pour avoir des rapports sexuels. Traiter l'autre de gay, « fif », lesbienne ou autres surnoms du genre est aussi considéré comme de l'intimidation à caractère sexuel.

Pute, salope, chienne, suceuse de queue... sont des mots qui résonnent trop souvent dans les couloirs de nos écoles primaires et secondaires.

La sexualité est devenue une arme trop souvent utilisée pour intimider. Ainsi, d'un côté, les jeunes sont bombardés d'insultes dénigrantes à caractère sexuel et de l'autre, d'images pornographiques auxquelles ils sont pressés de correspondre. Il n'est

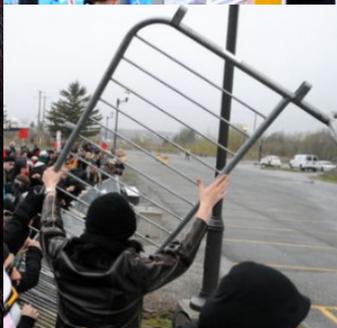
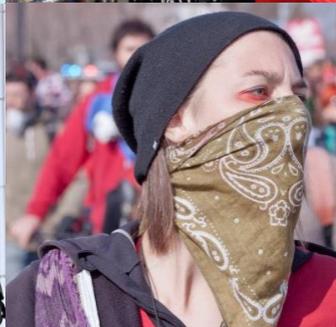
pas rare de visionner des photos de filles aux airs coquins, de plus en plus jeunes, en sous-vêtement devant leur webcam, une vidéo d'un homme qui vomit sur une prostituée ou encore une femme qui se rentre des trucs inimaginables dans les orifices, tout cela dans la même soirée. L'intimité est corrompue, mise à nue, violée. Le sexe, lui, de plus en plus violent. Ces images hypercaloriques en matière sexuelle alimentent les stéréotypes et les préjugés chez les jeunes.

Non seulement l'intimidation prend diverses formes (physique, verbale, sexuelle, etc.), mais plus personne n'est à l'abri, la cyberintimidation étant de plus en plus utilisée. À l'ère des téléphones cellulaires et d'internet haute vitesse au réseau infini et illimité, les toilettes de l'école ne sont plus un refuge sûr pour fuir l'intimidation.

Cette dysfonction relationnelle est un symptôme parmi tant d'autres de notre société souffrante actuelle. Sans pour autant réduire ce triste événement, malheureusement, le cas de Marjorie n'est qu'une goutte dans l'océan de l'intimidation et de la violence dans les écoles. L'intimidation n'est pas un phénomène nouveau, mais les jeunes commencent en avoir assez. On ne peut pas enrayer complètement l'intimidation. Toutefois, il devient primordial que nous prenions position en tant que société face à ce fléau et prenions les mesures nécessaires pour sensibiliser non seulement les jeunes, les parents, mais aussi les professionnels en milieu scolaire. Il est de notre devoir de briser le mur du silence et de l'isolement qui entoure les victimes.



AGLEBUS
Association des Gais, lesbiennes et Bisexuel(le)s de l'Université de Sherbrooke
<http://pages.usherbrooke.ca/aglebus/>
aglebus@usherbrooke.ca



La petite princesse au château d'illusions

PAR RÉVOLTÉE

Chaque fille est une princesse. On me berce de ce refrain depuis ma naissance, endormant mon fantasme d'être plus ou autre chose.

J'ai eu l'enfance facile d'avoir été perçue comme fragile. Une perle de cristal à protéger, à cajoler, à emmitoufler. À garder blanche, féminine et riche: bien bordée contre le vice. À couvrir mon imaginaire chaque soir d'un autre type d'enfer, plus amer celui-là:

Un monde à porter sur mes épaules ou dans mon ventre ne me suffit pas.

Du bonheur cheap qu'on vend au rabais en le peignant sur ma ville, mes livres, ma culture... On pub des corps qu'on impose comme la norme. La libération c'est la légèreté des jambes.

"Salopes!" à celles qui consentent, on démontise celles qui refusent, On viole encore en lapidant, elles l'auraient cherché. Honte à qui osent choisir ce qu'elles seront, mère ou non...

Il était une fois, c'est toujours le cas...

La Belle qui tombe amoureuse de la Bête société qui la maintient prisonnière dans sa condition. Une femme désirable aspirant à l'amour, à ils vécut heureux et eurent beaucoup d'enfants. Après cette romance, elle pourra bien se tuer à temps plein à torcher ses enfants et à travailler à temps partiel pour les faire vivre, mais elle aura eu son conte de fées et elle n'aura qu'à prendre soin du château. Un château gothique lugubre repeint en blanc qu'on lui avait promis pour être heureuse. Surtout, qu'elle prenne garde à ne pas se laisser vieillir parce que le conte se poursuivra en la comptant au rang des mauvaises filles : les méchantes belles-mères, les sorcières hystériques ou les vieilles femmes laides, cruelles et abandonnées.

J'ai pas envie de faire partie d'une Histoire qui est celle-là!

Je ne suis pas Belle.

Je suis enragée, écoeuvée, téméraire, indécente, politiquement dérangeante, marginale!

Je ne suis pas une princesse, je ne veux pas de ce privilège d'une oppression consentie.

J'ai un problème ou j'en suis un?

L'illusion d'une telle vie, faussement naturelle, ne me dupe pas.

On les définit par les hommes de leur vie.

Cendrillon c'est le salaire de celles qui « care ».

Dans la lutte, on les veut du nombre, mais pas de la raison.

On cache leurs revendications sous prétexte de division.

On vole leurs idées en souriant à leur voix qui chante

Une belle mélodie dont on s'approprie les paroles.

La tradition c'est l'injustice qui s'érige en loi!

L'éducation c'est la critique rebelle qui fout la marde dans tout ça.

Suite à la page suivante



La réserver c'est la taire,
La monnayer c'est la piller,
La rentabiliser c'est la violer,
La cacher c'est la tuer!

Cette insoumise est la première au bûcher du
contrôle social!
Je me range au côté de la grève qui lutte pour la
libérer!

J'en peux plus, je gueule dans les rues.
Le poing levé, j'ai peur de la brutalité des flics.
Mais il faut bien que je réplique!
Ignorer un cri, ce n'est pas l'évincer.
Frapper l'indignation c'est lui donner raison.

Témoignage

PAR DANIEL ROBERGE

Je suis un homme de 53 ans. Je suis le fils d'une femme de 81 ans qui, tout au long de sa vie, a travaillé fort pour faire sa place. Femme au travail avant que ce soit courant, mère présente malgré ses préoccupations et femme de décisions qui a su composer avec tous les changements qui sont survenus au cours de sa vie. Je suis aussi le frère cadet de deux femmes qui ont choisi de faire leurs places dans des métiers non-traditionnels. Mes sœurs ont eu à s'imposer et à se faire valoir pour s'épanouir dans leurs carrières. Pas toujours facile d'être une femme dans un milieu d'hommes. J'ai été le conjoint d'une femme qui s'est épanouie en prenant sa place et son autonomie. C'est elle qui m'a fait prendre conscience de ce qu'est le féminisme et de ses raisons d'être. Et finalement je suis le père d'une jeune femme qui fait sa place dans le monde d'aujourd'hui. Elle sait ce qu'elle veut et prend les moyens pour y arriver. Respectueuse de son entourage, elle incarne pour moi le résultat d'une longue lignée de femmes qui ont pris la place qui leur revenait.

Tout ça n'est pas bien beau:
J'ai les mains tachées de sang,
Les yeux rouges du poivre,
La toux creuse des gaz et la peau bleue du jeu de la
matraque,
Le casier judiciaire hurlant ma colère,
Les cernes profonds de faire la guerre...

Je m'en câlisse qu'à mon égard le désir n'existe plus,
on m'aurait offert ce monde contre ma vertu
que je n'en aurais pas voulu!

Je remercie chacune de ces femmes qui ont fait et font de moi une meilleure personne. Je sais qu'il reste encore beaucoup de luttes à mener mais dites-vous bien, jeunes femmes, qu'il y a eu des victoires avant vous et que ces femmes vous tendent fièrement le flambeau de l'avenir.

Le Comité Femmes de
l'AGEFLESH t'intéresse?

Tu désires en apprendre plus ou
t'impliquer?

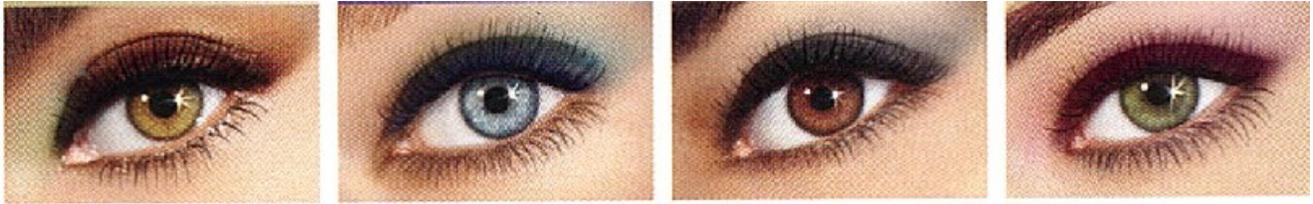


Communique avec nous :
femmes.ageflesh@hotmail.com

L'industrie de la beauté

Ou l'apprentissage de la haine de nos corps

PAR VALÉRIE LÉPINE



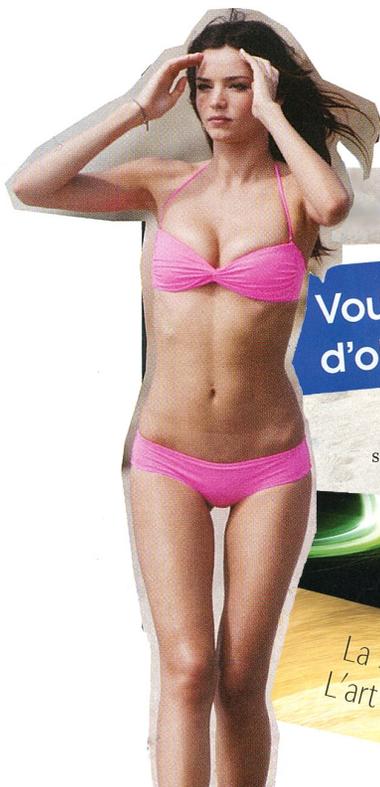
La publicité nous vante la beauté et la jeunesse.

Elle nous vend sa pléiade de produits:
rouge à lèvres, parfum, crème, baume, fond de teint, chirurgie, diète, rasoir, fard à
paupière, revitalisant et j'en passe.

La quête inlassable de profits mène l'industrie de la beauté à lancer un message loin
d'être banal. Le message qui sous-tend la promotion de ces produits est l'idée insidieuse
que nos corps doivent être:

masqués, modifiés, mutilés, maquillés, tonifiés, rajeunis, amincis, remodelés, raffermis, ...

Nos corps sont éminemment imparfaits.



SATIN CARE.
LISSE. SEXY. SATINÉ.

**Vous n'êtes qu'à une bande
d'obtenir des pores impeccables**

— *Le défi Special K* —

SOYEZ PRÊTE POUR LE MAILLOT EN 4 SEMAINES.

**Double efficacité
Anti-eau + anti-cellulite**

La science de Shiseido.
L'art de la beauté infinie.



Des lèvres sculptées et définies
avec un éclat chatoyant en plus de la brillance

La beauté à **TOUT PRIX**



Pour me sentir
plus **femme**

- Il faut sans cesse combler la distance entre nous et le stéréotype de la perfection.
- La femme plastique,
- la femme blanche,
- la femme sans pores,
- la femme mince,
- la femme avec la jeunesse éternelle,
- la femme au sourire radieux et étincelant.
- Un écart insurmontable qui nécessite des achats continuels et d'y consacrer du temps, beaucoup de temps.

**Vous, en plus
éclatante!**

Bref, on nous dit :

«Achetez mesdames! Achetez!
Vous semblez si laides, si vieilles, si grosses, si
peu féminines, si négligées, tellement sans
éclat! Qui voudra de vous?
Comment pourriez-vous vous aimer ainsi?
Vous avez besoin de nous pour être attirantes,
belles et jeunes.
Votre physique est la seule chose qui compte.
Vous avez besoin de nous pour vous aimer.»

Anti-rides

Faites passer votre
peau de fatiguée à
visiblement tonifiée
en 14 jours.*



Pour un regard **PÉTILLANT**

NOUVEAU
TEINT MIRACLE
CRÉATEUR DE LUMIÈRE NATURELLE - EFFET PEAU NUE PARFAITE

Et s'il en était autrement?
Si on apprenait à se voir autrement?
Si toutes les femmes étaient belles à qui l'industrie vendrait -elle?



«La violence identitaire»

PAR ANOUK M.RENAUD

Dans cet article, je vais parler de moi d'abord parce que l'expérience fonde la pensée (tout comme l'absence d'expérience, lorsqu'elle est réfléchie, peut la fonder aussi), ensuite parce que mon «je» vous appartient en grande partie, et du coup vous concerne.

Je vais donc commencer le tout par ce que j'appelle personnellement ma quête identitaire lesbienne, c'est-à-dire cette période de mon adolescence que je qualifie encore aujourd'hui de violente et de profondément tourmentée. Brièvement, trois ans de psychologie, une révolution tranquille de ma personne, un coming out raté. Exhaustivement, une violence qui n'est née ni par un environnement homophobe (je n'ai même jamais eu l'impression d'avoir expérimenté cela), ni par une peur exagérée d'être mise en marge ; une violence, donc, qui n'est née que de ce criant désir, de cette déchirante nécessité, de ce brûlant besoin, de me définir.

Une blonde et trois chums plus tard, je me retrouve aujourd'hui à rejeter de manière tout aussi violente ces catégories identitaires que je trouve profondément vides de sens. Sauf alors peut-être si on les envisage sous l'angle du pragmatisme : personne possédant vagin couche avec personne possédant pénis = lieu d'échanges affectifs et/ou amoureux avec possibilité de reproduction / personne possédant vagin couchant avec personne possédant vagin = lieu d'échanges affectifs et/ou amoureux sans possibilité de reproduction. Encore là, il faut voir : le sexe reste un continuum de subtilités qui ne rend les catégories d'orientation sexuelle que plus absurdes.

Non, je ne suis pas née lesbienne, ou bisexuelle, ou comme vous voudrez, et oui je me fous radicalement de savoir « pourquoi » je suis ainsi, parce qu'au fond, j'ai bien l'impression que c'est moi qui devrais retourner la question. Mon copain d'aujourd'hui, je l'aime pour les multiples attraits

de sa personne qui le rendent unique ; il en était de même pour ma copine d'antan. Je les aime pour leurs identités les plus subtiles, les plus particulières : pas pour leur orientation sexuelle, et encore moins parce qu'il ou elle était homme ou femme.

Je deviens de plus en plus âpre à tout comportement inséré dans ces cadres de genre ; je déteste sentir que je suis plus « femme » face à mon « homme » ; je fuis les attitudes qui m'entrent un peu malgré moi dans ces stéréotypes. Soit dit en passant, je ne me fais certainement pas « fourrer » par mon chum et j'ai toujours détesté porter des jupes.

Je commencerais donc le volet « femme » de cet article par ceci : jamais, dans ma vie, je n'ai ressenti de manière suffisamment violente une oppression spécifique à mon identité femme qui a fait en sorte que je veule défendre de manière catégorique (et c'est le cas de le dire) cette identité individuelle qui, au fond, est moins mienne que celle qu'on m'a attribuée. Je n'ai jamais été « femme et fière de l'être ». Cela ne m'a jamais empêchée par contre de défendre cette identité de classe, c'est-à-dire de défendre les droits des femmes au nom d'une oppression systémique et matérielle qui fait violence à travers le monde et qui est loin de s'effondrer sous nos yeux. Et j'essaie, quotidiennement, de le faire doublement, triplement, pour tous ces gens qui font pire que de se taire.

Or, mon féminisme est-il handicapé par cette absence d'expérience sensible d'oppression vis-à-vis ce qu'est l'être femme social? Par cette impression constante d'être frustrée davantage pour les autres que pour moi-même? Je la vois bien, cette oppression spécifique dont je suis victime, j'essaie de la contrecarrer tous les jours à coups de

Suite à la page suivante



pantalons et de poils trop longs, à coup de bottage de cul dans mon estime et dans mon indépendance sentimentale. Cela ne m'empêche pas de me poser cette question horriblement bourgeoise, occidentale et ethnocentrique : pourquoi parler des femmes ?

Je reviens à mon lesbianisme : si j'avais le sentiment d'avoir vécu de l'homophobie, aurais-je eu le même désintérêt face à l'utilisation de cette catégorie ? Aurais-je voulu m'en extraire ? Les systèmes d'oppression sont évidemment porteurs d'une graine militante transmise à tous ceux et celles qui les subissent. Les luttes existent grâce à ces systèmes, tout comme ils existent grâce à ces luttes. Mais lorsqu'on a l'immense chance de naître dans des conditions qui sont prolifiques non pas seulement à la bataille grondante des inégalités sociales, mais aussi à la remise en question de cette même bataille pour tenter de dépasser les cadres, transgresser les normes, ne plus seulement jouer avec la réalité, mais tendre vers un idéal qui continue à se modeler tous les jours, alors on finit par être déchiré-e-s par une fausse polarité.

Ce que je veux dire, c'est que j'ai beau me positionner bien fermement contre ces inégalités, il n'en est pas moins que j'ai la chance d'être cette personne qui « l'a eu facile », et qui se demande bien maintenant quoi faire avec son identité femme. L'impression de polarité vient du fait qu'il est difficile de vouloir d'un côté déconstruire cette identité, de cesser l'utilisation de la catégorie de genre (l'idéal), et de l'autre travailler avec la réalité matérielle, empreinte d'inégalités flagrantes où cette même identité devient lieu de rassemblement, de lutte, de solidarité (le maintenant). Les éternels débats sur la non-mixité, ou encore sur la discrimination positive, sont des exemples qui en témoignent. Cette polarité est selon moi fautive du fait qu'il est justement nécessaire de travailler simultanément sur les deux champs : on réglera le problème en marchant au travers de la réalité, et non pas en la contournant. Oui, c'est un pèlerinage où l'on devra transformer petit à petit une norme qui ne se renverse malheureusement pas en coupant

la tête du patriarcat.

Or, mon malaise vient du fait que de passer par la réalité pour tendre vers l'idéal se fait en renforçant son opposition, à savoir la catégorie binaire de genre. Je ne sais plus quoi faire avec mon identité femme parce que je ne veux pas nier ce que je comprends être mon oppression systémique, au nom d'une solidarité et d'une prise de conscience de ce qui m'a constituée telle que je suis ; mais je suis incapable de la revendiquer parce qu'elle n'a plus de sens autre pour moi qu'une simple différenciation pragmatique, au même titre que mon orientation sexuelle. Pire, cette différenciation m'est impossible dû à la scission établie entre mon sexe et mes rapports sociaux de sexe : je reviens donc sans problème à cette distinction banale du type mâle/femme/autre (cette personne possède les attributs biologiques mâles, cette autre, les attributs biologiques femelles, cette troisième, une distribution différente de ces mêmes attributs à laquelle la société n'a pas donné un autre nom qu'« intersexualité »). Revenir à ça, pourquoi pas ? Mais être femme, par contre, je ne sais plus.

Oui, néanmoins, les dangers du pluralisme identitaire nous guettent. La Raison ne nous donne pas de repères contingents sur lesquels nous pouvons baser notre subjectivité et nous patageons dès lors dans la mer du relativisme-au-nom-de-la-différence qui nous sépare de plus en plus les uns des autres, qui dissout les points d'ancrage auxquels nous pouvions nous référer pour nous reconnaître entre nous. Peut-être alors ceci me fait comprendre que la lutte des femmes, c'est moins contre la dissolution de ce qu'on nous a imposé que pour la construction de ce qu'on aimerait proposer. Quelque chose comme une norme, dont on prendrait la responsabilité de définir, dans laquelle on se reconnaîtrait davantage, et qui s'insérerait ensuite dans la conscience de nos progénitures jusqu'à ce qu'à leur tour, elles aient envie de la transformer.

C'est donc ainsi que je répondrais à moi-même la question du besoin viscéral de me définir : si cette identité lesbienne était si violente, c'est moins parce qu'elle était réductive que parce que je lui faisais face de manière profondément seule. Parce qu'il n'y avait personne autour de moi pour me dire qu'elle vivait la même chose. Je ne pouvais me reconnaître

en personne d'autre qu'en moi-même, ce qui, en mon sens, est nettement insuffisant. Voilà donc pourquoi j'ai décidé d'écrire. Écrire non pas pour les lesbiennes en général, ni pour les femmes en général... mais pour cette personne qui pourra peut-être s'y reconnaître et mieux comprendre ce que lesbienne ou femme peut parfois signifier.

PETIT DICTIONNAIRE FÉMINISTE

FÉMINISME : Mouvement militant pour l'amélioration des droits des femmes dans la société afin d'atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes. On devrait d'ailleurs parler DES féminismes, car plusieurs courants de pensée et analyses existent. Ils diffèrent notamment dans leurs identifications des causes des inégalités et sur les moyens d'y mettre fin.

PATRIARCAT : Système social de domination des femmes par les hommes qui a historiquement eu pour effet de maintenir les femmes dans la sphère privée. Ainsi les hommes se voient conférer des privilèges dans la sphère publique et les femmes se voient opprimées (par exemple, en vivant d'avantage de violence, de pauvreté, en étant moins bien payées à travail égal, etc.).

HÉTÉROSEXISME : Affirmation de l'hétérosexualité comme la norme sociale ou moralement supérieure aux autres orientations sexuelles; des pratiques sociales qui occultent la diversité des orientations et des identités sexuelles dans le quotidien par exemple en prenant pour acquis que tout le monde est hétérosexuel.

MASCULINISME : Mouvement qui récupère l'analyse féministe pour en renverser le sens. Les hommes sont vus comme des victimes des femmes qui domineraient dans une société matriarcale. Ce discours très populaire dans les médias répands l'idée que les hommes vont mal, que nous n'avons plus de héros, plus de modèles masculins forts et que cela serait dû aux avancées du mouvement des femmes. Ce discours vise à nuire à la poursuite de l'égalité entre les sexes. On rend notamment responsable les femmes du taux de suicide chez les hommes et du décrochage scolaire des garçons.

* Fortement inspiré du glossaire du PlanQ

Le consentement

PAR VALÉRIE LÉPINE

En février 2011, les propos d'un juge du Manitoba dans une affaire de viol ont rappelé qu'énormément de préjugés subsistent sur les agressions sexuelles. En effet, celui-ci a affirmé que la victime avait contribué à son agression par sa tenue et son attitude. Née de mon indignation, voici ma réflexion sur une notion centrale définissant les agressions sexuelles : le consentement! Considérant qu'une agression sexuelle est un geste à caractère sexuel commis sur une personne sans son consentement, discuter du consentement c'est faire une action concrète pour lutter contre les agressions sexuelles et vivre des relations plus égalitaires et respectueuses avec ses partenaires.

Dire et faire respecter ses limites

Il est important de connaître vos limites, les exprimer et les faire respecter si nécessaire. Vous avez tout à gagner à favoriser un dialogue sur vos limites, désirs et malaises avec votre partenaire. Vous êtes en droit de dire NON et que votre NON soit respecté. Ce n'est pas parce que vous consentez à telle activité que vous consentez automatique à d'autres. Vos limites peuvent probablement changer d'une occasion à une autre et même dans une même journée, alors rappelez-vous qu'à tout moment vous êtes en droit de changer d'idée et d'arrêter.

Être à l'écoute et respecté

Il est important d'exprimer clairement ce que vous voulez et de demander à votre partenaire sa permission. Si vous souhaitez une relation intime, assurez-vous d'avoir son consentement et arrêtez-vous immédiatement si elle ou il n'est pas d'accord. La personne a le droit de retirer son consentement n'importe quand et avoir consenti à une relation sexuelle auparavant ne donne pas une permission automatique pour l'avenir. Posez des questions, demandez, ne présumez de rien en vous fiant sur des impressions vagues et vos interprétations.

Plusieurs vont dire que cela brise l'ambiance de poser des questions, pourtant l'ambiance est encore plus ruinée quand une des deux personnes se sent forcée et mal à l'aise.

Non c'est non!



"Pas maintenant" ça veut dire NON

"Non merci" ça veut dire NON

"J'ai un-e petit-e ami-e" ça veut dire NON

"J'ai/tu as trop bu" ça veut dire NON

"Je ne suis pas intéressée" ça veut dire NON

"Ne me touche pas" ça veut dire NON

NON ça veut dire d'arrêter maintenant! NON ça veut pas dire de ralentir, d'essayer de convaincre la personne ou qu'au fond elle veut dire oui.

Pour terminer quelques pistes de réflexion personnelle et qui sait peut-être même l'objet de vos futures conversations entre ami-e-s ou avec votre partenaire!

- Comment définis-tu le consentement? As-tu déjà parlé de consentement avec ton ou ta partenaire ou avec des ami-e-s?

- As-tu déjà poussé une personne à faire quelque chose alors qu'elle démontrait une hésitation à ce propos?

- As-tu l'impression qu'être en relation avec une personne implique qu'il y ait une obligation à avoir des rapports sexuels?

- Comment réagis-tu lorsqu'une personne est inconfortable avec ton attitude et refuse de faire quelque chose? Te mets-tu sur la défensive? Te sens-tu coupable? Es-tu capable de prendre du recul, d'écouter, de comprendre et de la soutenir?

La destruction de l'État

PAR LAURA DUCHARME



ARRESTATION D'UNE MILITANTE LORS D'UNE MANIFESTATION D'APPUI CONTRE L'INJONCTION AU CÉGEP DE LIONEL-GROULX

Comme l'explique Jean Ziegler, ce qui fait la force d'un État démocratique, c'est l'idée qu'il incarne.

« Dans une société stratifiée où s'affrontent les intérêts antinomiques de classes sociales opposées, l'état démocratique tente en permanence d'adoucir, de rendre plus vivable l'interdépendance asymétrique entre les individus. Et les citoyens et les citoyennes adhèrent à l'État, à ses normes et à ses procédures décisionnelles dans la mesure où ils en tirent un bénéfice pratique. »

Ainsi, Ziegler explique qu'un État qui démantèle volontairement ses services publics, transfère au secteur privé les tâches relevant de l'intérêt collectif, les soumettant ainsi à la maximalisation des profits, qui n'assure aucun sentiment de sécurité et un minimum de stabilité sociale et de revenu, est un état condamné. Aux yeux des citoyens et des citoyennes, cet État perd sa valeur. Pour reprendre encore une fois ses mots, considérant que « la privatisation de l'État détruit la liberté de l'homme », Ziegler explique qu'il s'agirait ainsi d'un « État en défaut ».

Au sein de ce « *failed State* » au système immunitaire grugé par le néo-libéralisme et le capitalisme, doublé de l'attitude paternaliste et condescendante du gouvernement actuel, l'idée de

renverser l'État et l'ordre social semble tranquillement infiltrer nos troupes de militants et militantes à bout de souffle. Sans oublier les médias de masse qui gavent la population de merdes médiatiques et de débats sans fondement.

Une soif de liberté anime certains et certaines d'entre nous qui, empreints d'une écoeurante aigreur collective, opposent de plus en plus une obéissance docile aux normes et aux lois à la désobéissance civile et à l'action directe.

Les violences institutionnelles des dernières semaines ont d'autant plus contribué à rallumer de plus belle la flamme anarchiste qui sommeille à l'intérieur de plusieurs d'entre nous. Philosophes politique des temps modernes, ils et elles opposent ainsi la coercition de l'État et des institutions actuelles à l'émancipation individuelle et collective pour une société humaine plus juste. L'État, le gardien de la paix sociale, le « père » de la démocratie, a montré son véritable visage. Un visage rongé par le mépris, pourri par la corruption.

Après plusieurs semaines de grève, à force d'être gazés et matraqués, la colère justifiée et légitime des militants et militantes semble être de plus en plus difficile à canaliser. Malgré la multiplication et l'escalade des moyens de pression, allant jusqu'à se mettre nus, rien ne semble ébranler l'inconscience et l'aveuglement du gouvernement. Le tympan de ce dernier s'est même épaissi depuis les dernières semaines, renforçant davantage sa surdité, voire sa sénilité. Nous faisons face à un monolithisme exaspérant. Un véritable iceberg qui suit son chemin.

On crache au visage de la démocratie, bafoue nos droits, méprise notre jeunesse, sabote notre avenir, et on leur demande de garder leur calme, de

Suite à la page suivante

retourner sur les bancs de l'école. Leurs genoux en ont assez de saigner à force d'être soumis. Certains et certaines ont donc décidé de se lever.

Certains diront qu'il s'agit de la violence. D'autres, de la résistance. Mais une chose est sûre, pour

reprendre les mots d' Helder Pessoa Câmara, il n'y a pas de pire hypocrisie que d'appeler violence cette résistance, en feignant d'oublier la violence institutionnelle qui la fait naître, et la troisième, la violence répressive, qui la tue.

Mais où sont les femmes?

Couverture médiatique du mouvement étudiant

PAR ANDRÉE-ANNE BINETTE ET VALÉRIE LÉPINE



PHOTO DE TOMA ICZKOVITS LORS DU SPECTACLE DE LOCO LOCASS AUX FRANCOFOLIES

Malheureusement, la question se pose! On a pu observer non seulement un traitement genré des représentantes étudiantes depuis le début du conflit, mais également une sous représentation flagrante. Martine Desjardins, présidente de la FEUQ, s'est vue dépeinte dans les médias comme la « porte-parole la plus discrète »¹ et « une jeune fille sage et tranquille »² tandis que Léo et Gabriel ont été décrits respectivement comme un esprit critique et un militant.

Un journaliste fait même une analogie médiévale très révélatrice pour décrire le trio:

« **Gabriel, le guerrier-cavalier**, est celui qui dérange le plus. Normal. Il a beau être poli, il a une gueule de combattant irrévérencieux qui agace les détenteurs du pouvoir.

Léo, le poète-troubadour, est beau, brillant, éloquent. Ce qui sort de sa voix chevrotante et hypersensible est d'un rationnel à toute épreuve.

Martine, la doctoresse-forteresse, dégage un calme olympien. Elle n'a jamais l'air fatiguée, parvient à sourire, malgré tout, envers et contre tout. Elle incarne, en tant que doctorante en éducation, la forteresse même de l'objet qu'elle défend. »³

Les hommes se voient accorder des rôles actifs. Outre leur beauté, ils ont du courage et de l'éloquence. De son côté, Martine se voit attribuer un rôle passif, où on parle de son calme et de son sourire.

En ce qui a trait à la nouvelle présidente de la FECQ,

Suite à la page suivante

Éliane Laberge, sa représentation médiatique est également révélatrice. Elle est présentée par des qualificatifs peu imposants, tous reliés au calme, à la douceur et la bonne tenue. Par exemple, elle est décrite comme étant timide, studieuse : « Elle a tout de l'élève modèle. L'œil doux, des cheveux clairs, le sourire timide, mais enjôleur. Des lunettes qui lui donnent un petit air studieux. En plus de s'exprimer dans un français impeccable, Éliane Laberge (...) demeure posée devant les questions colles, réfléchit avant de parler. »⁴ Nul besoin d'aller plus loin pour y voir une démonstration médiatique des stéréotypes de genre.

Autre fait non négligeable de la couverture médiatique du conflit est le peu de place que Jeanne Reynolds, co-porte-parole de la CLASSE, occupe. La Coalition Large de l'Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante, étant donné ses positions féministes, s'est dotée au début du mouvement de deux porte-paroles. Le but était justement de mettre de l'avant les militantes dans l'univers des médias. La démarche, bien que louable, ne semble pas avoir été très concluante. En effet, Jeanne a été carrément boudée par les médias. Il n'est pas rare d'entendre que si elle a été si peu visible, c'est tout simplement parce que Gabriel aurait un talent plus grand devant les caméras et serait plus éloquent, bref, qu'il en revient à sa co-porte-parole de faire les efforts nécessaires pour prendre sa place. Or, le contexte est non-négligeable et s'arrêter à cette réflexion serait se fermer les yeux sur le fait que les médias étaient bien trop avides d'un leader charismatique masculin, qu'ils se sont rapidement appropriés. L'imposition d'une dynamique de trio, Martine/Léo/Gabriel, a de facto exclu Jeanne des personnes considérées comme les leaders étudiants. Certains articles vont même jusqu'à la désigner comme « l'autre porte-parole de la CLASSE. »⁵

L'idéalisation de Gabriel Nadeau Dubois n'a probablement pas aidé Jeanne à se tailler une place

comme interlocutrice. Non seulement les médias ont érigé celui-ci en symbole, mais la population l'a également adopté comme tel. Articles de mode sur son look, groupe de fans, spéculations sur son orientation sexuelle, une société spectacle où le divertissement passe avant les opinions politiques. Les Québécois et Québécoises se sont mis en mode contemplation comme si ce n'était pas le co-porte-parole d'un mouvement social qui était devant eux, mais l'acteur du dernier film style *Twilight*. D'ailleurs, dans un article mode sur Léo et Gabriel, on pouvait lire : « une petite femme de leader étudiant, ça porte quoi? »⁶ Un court extrait qui laisse facilement présager une panoplie de stéréotypes et place la femme dans l'ombre du grand homme comme si celle-ci pouvait seulement être à ses côtés et non être une leader elle-même.

Ceci explique peut être cela.

Comment les médias pourraient-ils présenter une femme qui parle haut et fort d'idées politique dans une société spectacle immensément sexiste où les femmes doivent se cantonner dans un rôle bien précis? Sans oublier que les médias de masse font oublier que dans ce mouvement étudiant, il ne se trouve pas à avoir que des soi-disant leaders, mais des milliers d'étudiantes et d'étudiants impliqués, piliers de cette grève, sans qui ces fameux porte-paroles ne seraient pas.

1 <http://voir.ca/jean-felix-chenier/2012/04/24/la-personnalite-de-la-semaine-martine-desjardins/>

2 <http://www.lapresse.ca/actualites/dossiers/conflit-etudiant/201204/21/01-4517650-martine-desjardins-une-jeune-fille-sage-et-tranquille.php>

3 <http://www.lapresse.ca/debats/le-cercle-la-presse/actualites/201204/29/48-193-gabriel-leo-martine-le-cavalier-le-troubadour-et-la-forteresse.php>

4 <http://www.ledevoir.com/societe/education/351042/une-transition-hors-du-commun>

5 <http://tvanouvelles.ca/lcn/infos/national/archives/2012/04/20120414-095741.html>

6 <http://www.tonpetitlook.com/simaginer-un-love-affair-avec-leo-etou-gabriel-le-temps-dune-planche-polyvore/>

